

C'est Dahho qui régale

INTERVIEW

Le chanteur convie hommes et femmes à son *Invitation*, nouveau disque comme un festin capiteux, intime et amoureux. Royal, l'hôte.

FRANÇOIS BARRAS

Il faut bien les regarder, ces photos de presse. Dahho, Etienne, 51 ans, les cheveux (enfin!) grisonnants, qui gentiment fait son âge. Car en décrochant le téléphone, c'est l'image de l'éternel jeune homme, dandy pop «à la française», qui s'illumine à mesure que Dahho parle. Une voix inchangeable, à la nonchalance imparable, aux basses élastiques, ponctuée de rires-réflexes. Cette même tessiture qui, plongeant parfois dans le grave, nourrit *L'invitation*, son dixième disque soufflé sur le ton de la confiance. Si Dahho aime à badiner, ce n'est jamais avec la passion, qu'il décline à nouveau sous ses formes belles et étranges.

- Dans leur écriture et leur production, ces dix chansons reflètent un réel souci de cohérence, une ligne directrice forte. Un heureux hasard?

- Non, je l'entendais, cet album. Au moment de commencer à l'écrire, il était très clair dans ma tête. Ce qui l'était moins, c'est la réaction des gens à son écoute. J'ai l'impression qu'ils comprennent d'un seul coup mon parcours et l'ensemble de mon travail depuis vingt-cinq ans. Ça fait plaisir mais c'est très curieux...

- On est surpris par la gravité dans les ambiances, dans les thèmes abordés, dans votre voix également. On est loin du Dahho hédoniste de *Comme un igloo*...

- Tous mes albums portent un mélange de gravité et de légèreté. Je suis un grand fêtard, c'est entendu. J'aime la légèreté mais ça ne m'empêche pas de donner de l'importance aux choses qui en ont. Pour *L'invitation*, je parlais surtout d'intensité.

- Il y a un an exactement, vous jouez votre album de la consécration, *Pop Satori*, sur la scène de l'Olympia à l'occasion des 20 ans de sa sortie. Une manière de fermer une porte ou l'envie de vous replonger dans ses ambiances pendant l'écriture de *L'invitation*?

- C'était pour faire plaisir aux

Inrocks! (Rire.) Sans déconner, ils me l'ont proposé et j'ai dit oui. Il ne me serait jamais venu à l'idée de chanter un album en entier, surtout quand je prépare un nouveau disque. Je me suis pris au jeu, deux mois de travail pour 45 minutes de show. Il n'y avait là rien de nostalgique. Au contraire, j'ai trouvé ces chansons beaucoup plus intéressantes aujourd'hui qu'à l'époque. J'ai souvent l'impression que quand j'écris, je ne sais pas exactement de quoi je parle - enfin, ce n'est pas si brutal que ça! Disons que je comprends mieux certaines chansons avec le temps, et surtout mes premières chansons. C'est vrai que *Pop Satori* me poursuit d'une façon particulière...

- Plus précisément?

- Je dis ça par rapport à ma nouvelle chanson dont tout le monde me parle, *Boulevard des Capucines* (ndlr: où Dahho lit la lettre que son père, qui abandonna tôt sa famille, lui adressa après l'avoir vu à l'Olympia. Également prénommé Etienne, il est décédé vers 1990.) Quand *Pop Satori* est sorti et que je suis devenu très connu, c'est à ce moment que mon père est venu me voir en concert. Je savais qu'il était dans la salle mais j'ai refusé de le rencontrer. Je ne l'ai jamais revu. Et juste après avoir rejoué l'album à l'Olympia il y a un an, j'ai reçu une pile de lettres qui m'étaient destinées mais que je n'avais pas lues. Dont cette fameuse lettre de pardon qui m'a inspiré cette chanson. Étrange.

- Aux Inrockuptibles, justement, vous avouez écouter un maximum d'artistes anglais, d'Amy Winehouse aux Libertines...

- Je n'ai jamais écouté beaucoup d'artistes français en fait.

- Je pensais plutôt aux Américains, pour la noirceur velvetienne de l'album.

- C'est vraiment tout à fait involontaire, inconscient. Le Velvet Underground m'a influencé très jeune et on me rattache souvent à son ambiance. Ce n'est pas celle de *L'invitation*, je trouve.

- Vous l'avez réalisé entre Espagne, France et Angleterre. Où vous sentez-vous vivre?

- Un peu partout. Je me lasse très vite. Quand je suis dans un endroit je pense tout de suite à partir ailleurs. Je suis infernal, surtout avec moi-même - avec les autres aussi, un petit peu.



SANS AMARRE Etienne Dahho: «Quand je compose, j'ai besoin d'être hors du quotidien. Je suis allé écrire *L'invitation* à Barcelone parce que je voulais une ville, et surtout une ville où je ne connaissais personne - mais je ne suis pas resté seul très longtemps!» ARCHIVES

- Quelle importance attachez-vous à votre environnement lors de la composition?

- Peu, mais j'ai besoin d'être hors du quotidien. Je suis parti écrire à Barcelone parce que c'est proche d'Ibiza, où je réside en grande partie. Je voulais une ville, et surtout une ville où je ne connaissais personne - mais je ne suis pas resté seul très long-

temps! (Rire.) En tout cas, je n'avais ni internet ni téléphone. Je voulais écrire sans être déconcentré: quand un truc m'emmène ailleurs, il me faut trois jours pour retrouver le fil. Là, j'ai pu ne faire que ça, écrire. Trop! Trente chansons en tout, pas facile à sélectionner.

- «Enfant du rock», que pensez-vous des rumeurs selon lesquelles

Philippe Manceuvre, patron de la «bible» Rock & Folk, ferait partie du jury de la Nouvelle Star 2008?

- Absolument rien. J'imagine qu'il a de bonnes raisons de le faire. Je ne juge pas mes confrères, je leur trouverais toujours des circonstances atténuantes.

- Vous participeriez à ce genre d'émission?

- Moi vivant, jamais! (Rire.)

Les si beaux ornements de son festin nu

«L'aimable sensation d'être à la vie de nouveau convié/à la table des convives/oh qu'on vive!/jusqu'à ce que repu, l'on en meure»...

Son *Invitation*, Dahho la lance avec le sourire malicieux du maître de maison qui ne doute pas de l'effet aphrodisiaque de ses mets. La danse lente du Dahho se déguste sans se presser, au tempo de ses langueurs sentimentales: à peine une accélération sur *Obsession*, quand Etienne, de nervosité, reverse la salière.

Mais l'affaire est dans le sac, emballée au lasso de violons lointains, de guitares acoustiques et de lancinants échos électriques. Malgré sa gamme harmonique si ténue et sa voix en bordure du chuchotement, le chanteur emplit tout l'espace, se prélassant sur des instrumentations capiteuses, hélas - mais c'est aussi la touche Dahho - très en retrait. Plus fortes, plus électriques, elles feraient penser à My Bloody Valentine (*Les fleurs de l'interdit*) et au Velvet Underground (*Toujours*). Mais la sobriété apparente de la production nourrit l'atmosphère captivante de ce dixième album, illuminé par son *Invitation* d'ouverture - ensorcelements pizzicati sur un tapis de paumes frappées -, un *Merveilleux été*, dont un carillon dérange la torpeur, et ce *Boulevard des Capucines* où Etienne Dahho lit Dahho Etienne, son père disparu. A vingt ans de distance, cette demande de pardon d'un père à son enfant devient une déclaration d'amour que le fils lui retourne. La chanson d'une vie, absolument magnifique. F. B.

Etienne Dahho, *L'invitation*, EMI. En concert le 3 mai 2008, Francomanias de Bulle

